

# Transparence

Du 5 Mai Au 26 Juin 2010.

Peinture : Jean Marc Cerino  
Jean Pierre Schneider  
Christelle Franc  
Didier Hagège

Vidéo : Marko Echeverria

Sculpture et bas relief: Alberto Carlisky



Tout, à priori, dans la peinture semble être question d'opacité. Cette pratique cherche à couvrir le support, d'étaler sur la surface les couleurs de telle façon que les formes naissantes fassent oublier toute trace de matérialité. Et pourtant, il existe des artistes chez qui l'essentiel est dans les superpositions transparentes, dont la peinture n'a plus d'épaisseur qu'une aquarelle ou une encre et les couleurs sont devenues si fluides qu'elles ne font que suggérer. Bref, le pouvoir poétique de la transparence tient aussi à cette faculté d'effacement et aux doutes qu'elle fait naître.

Est ce un hasard que le rapprochement entre musique et peinture tient au langage lui-même : harmonie, symétrie, tonalités, coloris, rythme, valeurs, gamme chromatique, variations, consonance, dissonance, sonorité... tous ces termes communs suggéreraient-ils que la transparence ultime est celle qui s'établit entre les deux champs ?

Itzhak Goldberg

# Jean Marc Cerino

Les œuvres de Jean-Marc Cerino abritent toujours une figure, une figure humaine. Enfoncée sous des couches de cire, elle apparaît peu à peu, si le spectateur lui accorde le temps et l'attention dont elle a besoin.

« Dans notre société hyperspectaculaire, déclarée " civilisation des images ", la transparence - parce qu'elle prétend accéder immédiatement au vrai, sans médiation, rapport ou écart nécessaire - est pourtant ce qui occulte et étouffe l'existence singulière, en court-circuite la présentation en la pensant directement représentable, si bien que c'est paradoxalement dans l'opacité qu'elle trouve son plus sûr refuge. Du coup, on peut considérer que le travail de peinture de Jean-Marc Cerino représente aussi une tentative pour sauver la transparence, l'arracher à l'ordre de l'immédiateté spectaculaire, en y introduisant de l'écart et du retard (ne serait-ce que parce que les figures qu'il peint, de même d'ailleurs, quand il y recourt, les photographies qu'il fait, ne se livrent jamais immédiatement et nous engagent, outre par le dispositif élaboré pour cette exposition à les prendre en main pour les " voir ", à toujours trouver la bonne distance pour y accéder).

En somme, les couches de cire, peau fragile qui semble protéger les figures exposées tout en modifiant les effets de lumière et de transparence qui permettent d'y accéder, contribuent par cet effet même à en barrer ou en interdire la saisie immédiate et par là au retard et à l'écart dans lesquels peuvent naître ou surgir un face à face »<sup>1</sup>.

Une œuvre où la recherche formelle ne se départit jamais des thèmes abordés, où ceux-ci ne sont jamais laissés orphelins d'une forme.



1. Michel Gaillot, Jean-Marc Cerino - Le lieu en offrande, Éd. Villa du Parc, 2005, in chapitre :Vérité et transparence.

# Marko Echeverria



«Il n'y a plus un endroit au monde où l'homme peut revendiquer son trou noir intérieur. S'il prend le risque de le faire alors on l'envoie chez un psy pour qu'il puisse explorer son moi intime dans les règles et le faire partager aux autres malheureux. La transparence c'est la dépendance au " regard" des autres. Rien n'échappe à personne, ni l'endroit où l'on se cache, ni ses déplacements, ni ses achats, ni ses goûts culturels ou sexuels, ni rien d'autres, ni ses rêves, ni ses fantasmes, (...). »

Nicolas Woerner - Le Soleil se lève à l'Est

Dans mon travail récent j'utilise des images vidéo ou photographiques prises dans mes déplacements dans la ville. Ces images sont retravaillées et intervenues numériquement dans le but de les modifier et ainsi bousculer la perception que nous avons du réel.

Dans une société envahie par des images et constamment soumise au regard d'autrui, je tente de m'opposer au phénomène « Big Brother » par une décontextualisation de l'image enregistrée. Les sujets de ces interventions plastiques sont souvent des dessins anthropomorphes qui signifient la réintroduction de l'humain au cœur des technologies qui l'entourent.

# Jean Pierre Schneider

Ici, la narration est congédiée, l'événement est exclu. Rien n'est nommé, situé, raconté. A plus forte raison, rien n'est expliqué. Les œuvres, qui refusent le pathos et le trop plein, nous parlent à voix basse comme pour préserver un secret.

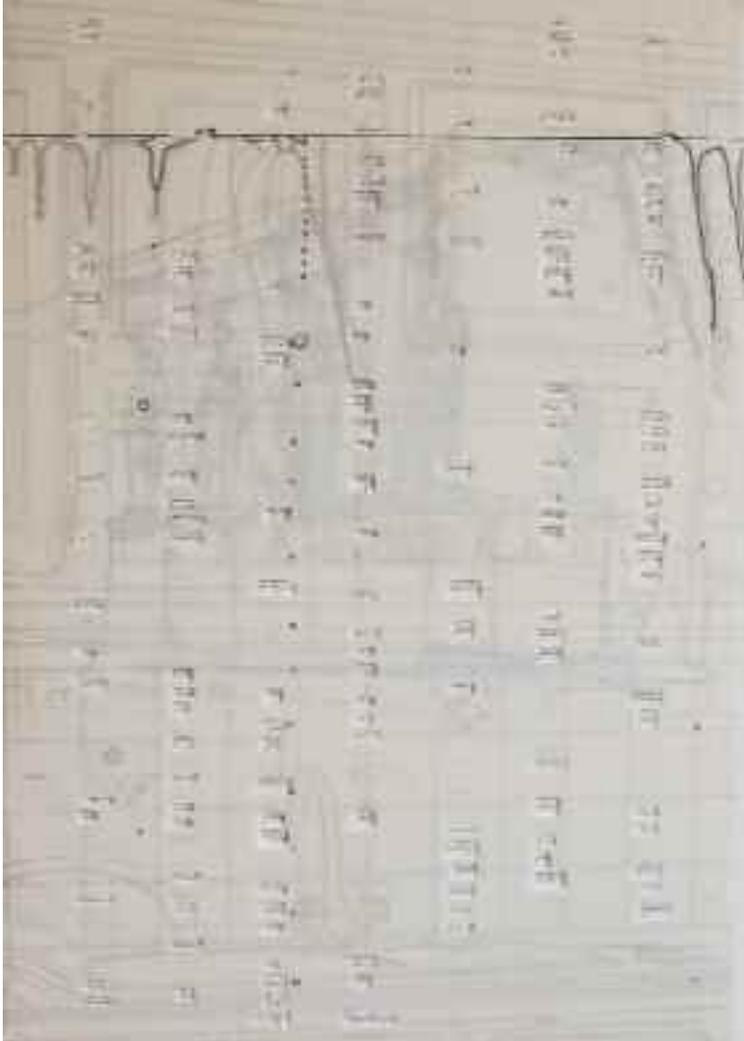
Mais c'est peut être pour cette raison que le regard tente de percer ce qui se cache derrière ces formes simples mais étrangement efficaces. Derrière, car cette peinture en retrait semble se retenir et ne laisse apercevoir que les traces imprimées des objets disparus. Dans ces toiles, les figures sont comme émises par la surface, délestées de leur poids, laissant apparaître un fond foncé ou blanc. Les éléments figuratifs sont réduits en signes fluctuants, images mentales et images réelles se superposent, et pourtant, la représentation, même épurée jusqu'à l'os, reste préservée. Libre de tout vestige illusionniste, elle garde un attachement profond à la poésie de la suggestion.

Dans cette œuvre les figures et les objets ne touchent pas terre. Configurations transparentes, elles se situent dans un espace indéterminé, sans profondeur. Dans le passé, c'est le milieu aquatique qui était privilégié. Ainsi, les nageurs bidimensionnels se déplaçaient avec légèreté sur la surface de l'eau, comme dans une traversée d'une extrême fluidité.

Avec les œuvres plus récentes le flottement se généralise et s'accroît, devient la caractéristique générale de tous les thèmes figurés par l'artiste. Pierres, cartons ou barques, ils échappent à toute lourdeur, à toute contingence matérielle. Ainsi, les boîtes, tantôt opaques, tantôt transparentes, sans contenus, sont des fragments d'un ensemble absurde et sans fin. Ou encore, les pierres ou les barques, masses en apesanteur, comme en suspension au-dessus du vide, semblent faire partie d'un décor théâtral immatériel.



# Christelle Franc



Mon activité se déploie dans les livres et les panneaux, eux-mêmes pendants de ces livres, que je compose. Avec le papier pour matériau principal, je développe un certain langage, fait de mots et de figures.

Autour de rencontres (choses croisées, incidents), je tire des variations diverses : dans les livres s'agencent photographies, reproductions d'œuvres d'art ou littéraires, listes de mots établies à partir du dictionnaire. Je retravaille ensuite certains de ces éléments sur les panneaux.

Voilà toute ma visée : considérer et rassembler en une chose unique ce qui est *fragment* et hasard. Il s'agit de se situer dans le langage, de le traverser, d'en faire un usage inventif et agissant. A une lecture linéaire s'en superpose une autre qui rend les éléments indivisibles dans leur simultanéité. Les découpes, faisant jouer la lumière, animent l'espace d'un rythme - d'un battement - avec, autour, et à travers les figures. Chaque ensemble est une invitation à un regard à la fois contemplatif et créateur.

Je dispose d'une vingtaine d'ensembles livre-panneaux.

Le panneau (90x64cm) que je propose pour la galerie Univer est un peu particulier : ici pas de livre, juste une pièce inspirée d'un va-et-vient du regard - de la fenêtre à l'évier de ma cuisine - et d'une carte postale, un jour d'hiver.

# Didier Hagège

“De longues heures durant, il faut s’installer devant les robes vivantes de Didier Hagège pour qu’elles déteignent sur soi, si l’on ose dire. Pour se laisser imprégner par une atmosphère, un souffle, des senteurs qu’on perçoit derrière elles sans les distinguer. Puis on se prend à avoir envie de se déplacer et d’aller derrière les tableaux pour toucher la matière et trouver des réponses dans l’envers du décor. On cherche la bonne distance de contemplation, d’imprégnation, jusqu’à comprendre qu’il faut bouger devant la toile, avancer, reculer, pencher la tête sur le côté pour saisir l’œuvre sous tous les angles de lumière.

D’ici, on aperçoit une abeille ou une cigale. De là, on surprend une arrête de poisson, témoignage d’une sédimentation, là encore un pot avec une plante dégoulinante qui tente une sortie, mais l’œil finit toujours par revenir au nombril du monde, attiré par les robes flamboyantes d’où jaillissent de surprenantes couleurs vitales. C’est le cœur de l’œuvre de Didier hagège. Géographie complexe, mouvante, hétéroclyte, d’où jaillit un hymne au printemps, un printemps qui s’invite partout, par les manches, par le corsage, par les dessous. (...)”

Azouz Begag,  
Printemps de mousseline, catalogue Défilé



# Alberto Carlisky

A. Carlisky est né à Buenos Aires, Argentine le 21 novembre 1914 et est décédé à Paris début 1999.

Sculpteur – Antifasciste – Débute dans le journalisme. Milite pour les républicains espagnols – gagne sa vie dans la publicité. A 38 ans, sculpteur autodidacte, il travaille avec Zadkine. A 39 ans, il expose pour la première fois de sa vie à Paris à la Galerie La Roue. Il expose ensuite à Buenos Aires, à la Galerie Bonino, à la Biennale de Venise en 1956 ,à celle de Sao Paolo.puis à la Galerie Bing, à Paris, en 1961. Première exposition d'art contemporain au Musée Rodin. Nombreuses expositions individuelles et collectives en France et à l'étranger. Il réside en France depuis 1959. Il commence une série de sculptures : « L'homme martyr de l'homme du nord au sud, de l'est à l'ouest en 1978 qui sera exposée en 1982 avec le reste de son œuvre à l'Espace Pierre Cardin à Paris ; Il expose la même année au Grand Palais dans le cadre de « L'Amérique Latine à Paris » en tant qu'invité spécial du Salon avec sa série de 18 sculptures consacrées aux droits de l'homme. En 1985, il est invité par Bernard Langlois à exposer 110 sculptures à la Halle aux Blés d'Alençon. Plusieurs de ses œuvres appartiennent aux patrimoines culturels français et argentin. Film retrospectif des services culturels du Quai d'Orsay – 1980. Court métrage de Queysane au Moulin d'Andé en 1970. Jardin de sculpture contemporaine consacré à l'œuvre de Carlisky au Moulin d'Andé depuis 2004. Cortazar a écrit une nouvelle pour et sur lui «Cou-pures de presse» paru dans «Nous l'avons tant aimée, Glenda».